L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 26 SEPTEMBRE 1857.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
ENTREPRENEURS PROPRIÉTAIRES:
G. F. WEISSE, H. DUPEUBIL, H. DUPOUR, S. HARRY.
Rue de Chartres No. 85, entre Conti et Bienville.
NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 26 SEPTEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par N. VIZINA.—A 1 heure, vis-à-vis de l'hôtel St Louis, rue St Louis,—Un poêle et charbon.

Par L. A. FERR JR.—A 11 heures, au magasin de M. W. L. Lanier, entrepôts Gravier et Nouvelle Levée,—Toile d'emballage, corde, marchandises de pays, quincaillerie, etc.

Par VINCENT & Co.—A 10 heures, en leur magasin d'encan, rue de la Levée, No 26,—Marchandises sèches, étrangères et du pays.

Par JEAN SOLARZAC, comptable.—A midi, rue St-Pierre, maison Pontalba, No 7—un lot de meubles.

Par BLACK & LACAUSSAT.—A 10 heures du matin, au No 6, rue ste Anne, maison Pontalba, installations de magasin, table, etc.

PAR J. W. DEVLESIS, comptable,—A la Bourse St-Louis, à midi,—Un terrain avec les améliorations, rue Metairie-ne.

PAR F. FERNANDEZ.—A 10 heures, à son magasin d'encan, encoignure Chartres et St-Louis,—Effets, montres en argent, etc.

PAR W. S. SPENCE.—A 12 heures, à son magasin d'encan, No 43, rue des Magasins,—Chandelles, moutarde, poivre.

Le peuple et les juges.

Ce qui se passe en ce moment à New-York fournit de nouvelles armes aux adversaires de l'élection des juges par la masse du peuple. Il s'agissait de nommer un candidat pour une des places de juge de la Cour d'Appel, en remplacement de M. Denio dont le mandat était expiré. M. Denio s'est sollicité naturellement la candidature, mais une fraction considérable du parti démocrate, auquel il appartient, a refusé d'abord péremptoirement de la lui décerner.

Pourquoi? M. Denio s'est-il rendu indigne de la magistrature? L'a-t-il profané par sa conduite? Manque-t-il de lumières, de talent, ou de probité? Nullement; c'est au contraire un homme intègre, juste, ferme, impartial, un homme d'un très grand mérite et qui honore la judicature. Mais il a rendu un décret en faveur de la nouvelle loi de police votée par la législature républicaine de New-York. La question était de savoir si cette loi était constitutionnelle: le parti démocrate prétendait que non et fit appel au tribunaux. L'affaire ayant été portée en dernière instance à la Cour d'Appel, celle-ci qui renferme une majorité de juges démocrates, a décidé récemment que la mesure décrétée par les chambres ne violait pas le pacte fondamental de l'Etat.

Ce jugement trompait les espérances de la démocratie new yorkaise, l'avait fort irritée contre la Cour d'Appel et elle se proposait de punir les juges. Aussi, dès qu'il fut question de nommer un candidat, à l'expiration du mandat de M. Denio, les exaltés s'écrièrent-ils que ce dernier avait *trahi son parti* et qu'il fallait l'oublier. Nous sommes heureux de voir que ces conseils n'ont pas été suivis et que les démocrates de New-York ont décerné la candidature à M. Denio.

Mais si les opinions avaient été en majorité, il eût été éliminé. Et pourquoi? Parce qu'il a rendu un jugement qui froissait leurs intérêts politiques. Comment nos juges conserveront-ils leur indépendance si le peuple se charge de réviser leurs décrets et de les condamner selon ses caprices ou ses passions? La magistrature, ainsi qu'elle fusse, saura toujours devant les yeux le corps électoral qui lui a octroyé son mandat et à qui elle devra en demander la prolongation. Il lui sera donc bien difficile de ne pas transiger parfois avec sa conscience, afin de conserver les bonnes grâces de la multitude et de s'assurer un appui à l'heure de la réélection. Que dirions-nous d'un gouvernement qui placerait la magistrature sous la dépendance d'un dictateur ombrageux et jaloux de la moindre de ses prérogatives, qui donnerait à celui-ci le droit de destituer, à certaines périodes, les juges dont les arrêts n'auraient pas été conformes à ses opinions personnelles? Nous crierions à la démence, et pourtant nous avons fait exactement la même chose. Le peuple est plus d'un dictateur, et le peuple n'est pas toujours calme et impartial; il a faili, vient de le voir, condamner un des magistrats les plus éminens de New-York, parce que ce dernier, fermant sazeurel Foreille aux suggestions de l'esprit de parti, a consulté pour rendre un décret, non les passions de la foule, mais la loi et la constitution.

Le courage qu'a eu M. Denio d'autres ne l'auront pas, il se trouvera des juges qui, faibliront à leur mau et subissant inévitablement l'influence de l'opinion extérieure, feront tacit l'on conscience pour donner satisfaction à la multitude. De funestes exemples ont déjà prouvé que le système électif appliqué à la désignation des juges a été de notre part une lamentable aberration.

L'inversion de la politique dans la judicature a porté un coup fatal à l'indépendance de la magistrature. Combien de magistrat dû à prévaricqué et combien d'autres trahiront encore leurs devoirs les plus sacrés pour flatter le parti auquel ils doivent leur mandat? Nous avons assez vu de scandales, de bas flatteurs réservés aux sinécures au pouvoir, de honteuses ingratitudes du même genre. Nous verrons d'ici tard la magistrature devenir l'humble vassale des clubs politiques et obéir docilement au mot d'ordre que lui transmettent des comités directeurs. Nos juges seront obéissants les dimanches seulement de quelques ivrognes sans pudeur et sans conscience qui, pour assurer le triomphe de leur chétive ambition, imposent leur volonté à ses hommes chargés de l'interprétation et de l'application des lois du pays.

Du reste, il est clair que la judicature est indépendante, mais comment le serait-elle si le parti qui a élu un juge contenue justement celui-ci pour la preuve d'indépendance qu'il a donnée? Intimidés, nos juges seront bigre de soumettre leur raison et leurs lumières aux caprices des factions. Le bon sens de la masse du New-yorkaise a triomphé, mais elle ne sera pas toujours là pour veiller. Quand une question intéressant un parti est soulevée, c'est devant un juge de ce parti qu'elle est portée, et on insulte de la sorte le magistrat dans ce qu'il a de plus sacré, son honneur et sa probité, car on semble lui dire, en a soutenant de préférence à lui, qu'on compte sur sa complaisance et non sur sa justice. Un insulte également les juges d'un autre parti, car en s'enlignant d'avec un doute clairement à entendre qu'on craint que leur arrêt ne soit dicté par l'esprit de parti.

Dieu veuille que l'application du système électif à la magistrature soit abolie un jour. Nos juges retrouveront alors leur indépendance, les droits des citoyens seront respectés, la justice ne sera plus un vain mot, et la république sera à la fois plus forte et plus respectée.

Dépêches Télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

La question financière à Philadelphie.

Suspension de paiements par la Banque de Philadelphie.

Grande agitation

FAILLITE DE LA BANQUE DE MEDINA.

Autres faillites.

Philadelphie, 25 septembre—La Banque de Pennsylvanie a suspendu ses paiements. Le président en a annoncé que cette suspension n'était que temporaire.

La Banque Girard paie les billets en espèces; mais ne paie les checks qu'après 1 heure de l'après-midi.

Les banques sont légèrement envahies.

Toutes nos banques sont assiégées par les dépositaires qui cherchent à se faire de billets. L'alarme est grande ici, et les affaires commerciales sont presque entièrement suspendues.

Dernières nouvelles.

La Banque Girard refuse de payer les checks ou billets au dessus de $10.

La Banque Commerciale et d'autres banques ont adopté la même mesure.

Cet ébranlement des banques causera probablement l'entière suspension des paiements en espèces.

La crise devient extrême.

New-York, 25 septembre—La Banque Medina a fait faillite.

Boker & Bros., encanteurs pour livres, ont failli.

Marché de Pesmet.

St Louis, 25—La farine est en hausse; le blé est baisse—Le fret est ferme—Farine 30 cts; blanc $1 25, la vente est forte de 36 à 37; chanvre $40 à $400.

L'affaire du Pont de Rock Island.

Chicago, 25—L'affaire du steamer Alice Allen contre la compagnie du chemin de fer de Rock Island est devant la cour depuis deux semaines. Le jury n'ayant pu s'accorder sur le verdict, n'est séparé.

Finances.

Philadelphie, 25—La question d'argent est, ce matin, le mot, dans un plus triste état que jamais. Les hausses sur les villes de l'Est se sont très grande demande à deux pour cent de prime.

Une confiance générale des présidents de banques est en leur conseil. Il a été résolu qu'on suspendra momentanément le paiement en espèces, de tout check ou billet dont le montant excédera $10. Cette décision a été prise par toutes les banques de cette ville, et commencera à être mise à exécution demain.

Vicksburg, 25—Le Jeddah Tours est passé à 2 heures, et le Princess à 4 heures, ce soir.

Bi-sulfite de chaux.

La découverte des admirables propriétés du bi-sulfite, comme agent de délitation, a introduit dans l'industrie sucrière de notables changements. Les planteurs de la Louisiane ne sont empressés de l'employer, et malgré quelques insuccès résultant d'un mode de vicieux d'application et du défaut d'expérience, ils ont compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer de nouvel agent. Il est prouvé aujourd'hui que pour obtenir à peu de frais et rapidement de beau sucre, l'emploi du bi-sulfite est indispensable. Aussi tous les habitans sérieusement leurs ordres en ville afin d'en avoir la quantité nécessaire dans leurs magasins avant de commencer la roulaison.

Pour améliorer le sucre, lui donner une belle nuance dorée et lui conserver en même temps sa saveur particulière, il faut que le bi-sulfite soit d'une pureté irréprochable. S'il est préparé sans soin ou si, par suite de l'ignorance des manipulateurs, un principe quelconque y prédomine au lieu de se combiner avec les autres substances, le bon effet de la préparation est non seulement annulé mais celle-ci, versée dans le jus de la canne, lui communique un goût et une odeur désagréables.

On voit donc combien il est important pour les planteurs de l'obtenir du bi-sulfite pur. Ceux qui ont d'abord employé du bi-sulfite inférieur ont cru à la déception et ont tout de suite condamné la découverte. Ils n'ont pas tardé néanmoins à se rendre compte des mauvais résultats qu'avaient eu leurs tentatives et, plus tard, quand ils ont pu se procurer l'agent de délitation dans l'état où il doit être livré aux planteurs, ils ont compris leur injustice et ont été heureux d'ajouter leur témoignage à ceux qui avaient déjà été donnés en faveur du bi-sulfite.

Il a été dans le principe difficile de remplir les commandes des habitans; grace à l'esprit d'entreprise, à la persévérance et à la longue expérience de M. H. Bonnabel, dont les ateliers de produits chimiques sont situés au coin des rues Tchoupitoulas et Natchez, la production s'est élevée à la hauteur de la consommation. M. Bonnabel ne s'est pas contenté de faire beaucoup de bi-sulfite, il a tenu aussi à ce qu'il fut irréprochable sous le rapport de la qualité, et son succès a dépassé toutes ses espérances. Tous les habitans qui ont employé son bi-sulfite lui envoient de nouvelles commandes, et les ordres se sont tellement multipliés qu'il a dû donner à sa fabrique un développement considérable.

On a enfin un agent de délitation qui ne laisse rien à désirer et au moyen duquel les planteurs sont certains d'obtenir un sucre aussi remarquable par sa qualité que par l'apparence. Le bi-sulfite ne doit pas seulement être fort, il doit aussi conserver le même degré de force, afin que le sucrier puisse en régler la quantité mise en œuvre selon les prescriptions du fabricant. Si un baril de bi-sulfite est d'une certaine force, et un autre baril d'une force inférieure ou supérieure, il est clair que le sucrier, en introduisant l'agent de délitation dans son jus de canne, en mettra tantôt trop tantôt trop peu. Le bi-sulfite de M. Bonnabel offre invariablement le même degré de force. C'est là un avantage que les habitans sauront apprécier.

La fabrique de sucre de canne Tchoupitoulas est assez vaste pour fournir à toutes les demandes. De puissantes machines y sont décorées, et elle peut aisément préparer en très peu de temps vingt-mille barils de bi-sulfite. Cependant comme le propriétaire s'attend à de nombreuses commandes et qu'il en a déjà reçu beaucoup, il prie les planteurs qui voudraient s'approvisionner chez lui de se hâter de lui envoyer leurs ordres. Ils ont qu'il n'y ait point de temps perdu et que personne ne soit désappointé.

En résumé, le bi-sulfite est le meilleur agent de délitation connu jusqu'à ce moment; c'est celui qui opère le plus promptement et avec le plus d'activité. Nous n'avons pas besoin de le recommander aux habitans: ils l'ont tous employé et connaissent ses excellents effets. Nous nous bornerons à signaler la fabrique de Bonnabel comme étant, de tous les produits provenant de la fabrique de Bonnabel est admirablement préparé et qui répondra pleinement à l'attente des habitans qui s'en servirent. Voir plus loin l'annonce du propriétaire.

TEXAS—Nous avons des journaux du Texas jusqu'au 23 courant. Un convoi de deux wagons a été attaqué à vingt milles de San Antonio; les voitures ont été pillées et deux Mexicains tués, qu'un Américain tués. Le shérif accompagné d'un certain nombre de citoyens armés s'est mis immédiatement à la poursuite des bandits et a rencontré les wagons au ranche de Seguin. Un des charretiers blessé en a rencontré et a entendu les autres avaient été conduits au ranche de Carbajal.—On a ouvert de magnifiques perles dans le lit du Slano. Thos Harrison a été élu juge du district judiciaire.

INCENDIE.—La ville de Charleston a été, dimanche dernier, le théâtre d'un grand incendie. Le feu a pris dans une cour de la rue St Philippe entre Radcliffe et Morris. Plusieurs offices ont été réduits en cendres. La perte est évaluée à environ $50,000.

LE SCRUTIN ALTÉRÉ.—Nous avons reçu hier un exemplaire du numéro de cette revue. Il renferme des communications plaidant intérêt sur la morale, l'hygiène, l'éducation, le spiritualisme, la religion, etc. La livraison est accompagnée du même genre. Nous verrons d'ici tard la magistrature devenir l'humble vassale des clubs politiques et obéir docilement au mot d'ordre que lui transmettent des comités directeurs. Nos juges seront obéissants les dimanches seulement de quelques ivrognes sans pudeur et sans conscience qui, pour assurer le triomphe de leur chétive ambition, imposent leur volonté aux hommes chargés de l'interprétation et de l'application des lois du pays.

Du reste, il est clair que la judicature est indépendante, mais comment le serait-elle si le parti qui a élu un juge contenue justement celui-ci pour la preuve d'indépendance qu'il a donnée? Intimidés, nos juges seront bigre de soumettre leur raison et leurs lumières aux caprices des factions. Le bon sens de la masse du New-yorkaise a triomphé, mais elle ne sera pas toujours là pour veiller. Quand une question intéressant un parti est soulevée, c'est devant un juge de ce parti qu'elle est portée, et on insulte de la sorte le magistrat dans ce qu'il a de plus sacré, son honneur et sa probité, car on semble lui dire, en a soutenant de préférence à lui, qu'on compte sur sa complaisance et non sur sa justice. On insulte également les juges d'un autre parti, car en s'enlignant d'avec un doute clairement à entendre qu'on craint que leur arrêt ne soit dicté par l'esprit de parti.

Dieu veuille que l'application du système électif à la magistrature soit abolie un jour. Nos juges retrouveront alors leur indépendance, les droits des citoyens seront respectés, la justice ne sera plus un vain mot, et la république sera à la fois plus forte et plus respectée.

NOUVELLES DU MEXIQUE.

Attaque de troupes Texas.

Nouvelles réservées à l'obligeance du commandant de ce steamer, d'une lettre de jour, lettre de Vera-Cruz, allant au 19 du courant. A l'exception de deux articles, que l'on trouvera ci-après, les nouvelles sont sans importance.

Le journal *el Progreso* dit: nous avons la satisfaction d'avoir vu, dans l'*Estandarte* du 18, le décret du gouvernement suprême, en date du 7 du courant, qui concède à la compagnie formée à la Nouvelle-Orléans sous le nom de Compagnie *Louisianaise de Tehuantepec*, le privilège d'ouvrir une communication inter-océanique à travers l'isthme de ce nom, après avoir déclaré, par un décret antérieur, du 4 du même mois, caduc et frauduleux, le privilège concédé à MM. A. G. Sloo & Cie., et à la compagnie mexicaine mixte, ces derniers ayant enfreint les obligations que leur imposait le décret de février 1853.

Le même journal ajoute: "En nous réservant de revenir sur ce sujet, nous croyons devoir faire l'éloge du gouvernement suprême, pour le tact et l'habileté dont il a fait preuve dans des négociations d'un intérêt vital pour la république. Ainsi tombent les rumeurs exagérées et fausses, et ces conjectures de la presse qui établissaient des concessions à perpétuité et d'autres traités non moins préjudiciables, mais heureusement non moins erronés."

On a imposé à la Compagnie Louisianaise l'obligation d'établir, dans l'espace de 7 ans, 2 chemins de fer à Ventosa et à Guatzacalcos, et, dans l'espace de 10 ans, un autre chemin à Acapulco.

La concession est accordée pour l'espace de 50 ans.

La république paraît jouir d'une parfaite tranquillité.

Une protestation a été faite par les compagnies D. Felipe Garcia et autres et par des particuliers d'Oaxaca, concessionnaires du privilège obtenu pour l'ouverture des communications inter-océaniques de Téhuantepec.

TENTATIVE D'INSURRECTION DANS LA BASSE CALIFORNIE.

Le *Mexican Extraordinary* publie la correspondance suivante, en date de Mazatlan, 27 août: "Par un navire arrivé hier de Guaymas, nous avons reçu des nouvelles de la Paz jusqu'au 8 courant, qui nous apprennent qu'un soulèvement qui était sur le point d'éclater a été étouffé par les efforts du colonel Yañez, commandant militaire de la péninsule. Fatigués de souffrir de la famine, les soldats avaient résolu de piller la ville; mais le colonel ayant eu avis de leur intention, marcha avec 50 hommes contre les casernes, pointa ses canons sur l'édifice et fonça les balles à se rendre. Ces derniers ont été désarmés, les armes ont été mis à bord de la goelette General Blancarte, tandis que les revolvés étaient dirigés sur différents points.

Le *Texas* n'a à bord que $218 et 42 balles tabac; 2 passagers de chambre, W. D. Lee et J. B. Moore. La goelette Mexicanot devait partir pour la Nouvelle-Orléans sous peu de jours.

UNE REINE DU DEMI-MONDE HUMILIÉE.—Mme de C.... est une des reines du demi-monde. Elle est devenue, on ne sait comment, la femme d'un grand seigneur, étranger dont tout le monde connaît le nom. Par l'éclat d'une vie somptueuse, par le prestige de sa fortune, par la renommée de sa beauté passée, cette vieille cinquantenaire exerce encore sur quelques jeunes gens un empire fatal et implacable. Un enfant prodigue lui fait hatir en ce moment, à Versailles, un hôtel de merveilleux un hôtel qui ne coûtera pas moins de quinze cent mille francs.

Il y a quelque temps, un jeune homme qui présente chez Mme de.... Il a quelque fortune, il fait bien accueilli. Bien accueilli, il devint assiduel et vint tous les jours parmi les plus fervens adorateurs de la belle dame. Un jour, qu'il déclarait pour la centième fois sa folle passion, celle-ci lui dit: "Mon ami, je voudrais vous prouver que vous m'aimez."—Vraiment, lui répondit-on, vous parlez de donner votre vie pour mon amour; ce n'est pas sérieux, et vous n'en voulez pas.

—Au nom du ciel! madame, veuillez me mettre à l'épreuve.

—Non, ne vous ferez pas cet affront de croire que vous m'aimez, cela ne me sert rait à rien. Je vous demande une chose moins-mot seulement votre fortune.

—Certes, si j'avais une fortune, je la mettrais sur l'heure à vos pieds; mais....

—Vous avez pourtant bien quelqu'argent; je suppose qu'il vous en faut pour vivre.

—Je n'ai que le strict nécessaire, une pension de 1,000 francs par mois que m'accorde ma famille.

—Eh bien! pourriez vous assembler la valeur de douze mois de votre pension et m'apporter demain 12,000 francs?

—Je serai difficile, mais je le ferai.

En se retirant, M. de.... chercha à s'expliquer la singulière fantaisie de cette femme opulente, qui lui demandait une somme relativement aussi insignifiante: mais il ne put y réussir.

Le lendemain, il arrive chez Mme de.... à l'heure indiquée.

—Madame, voici les 12,000 francs.

—Tenez, Georges, vous êtes un homme charmant, et je ne puis plus longtemps vous tenir rigueur.

Ce disant, elle prend les douze billets et les déchire en mille pièces.

—Je voulais vous mettre à l'épreuve; je vous connais maintenant, et je vous aime.

—Jusqu'au sur lime de.... touchée de cette marque d'un amour immense, s'appuyant sur de sa conquête nouvelle et se dressant vers elle attache un esclave de plus à mon char, et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

Le jour suivant, Georges reçut ce billet:

—Mon ami, lui dit-elle, j'ai un mortel regret de ce que j'ai fait hier; vous demander ces billets, c'est je n'ai pas besoin, c'est une folie; les déchirer, quand ils vous font défaut, c'est une cruauté. Pardonnez moi!

—Je vous en supplie, dit Georges en riant, ne vous reprochez rien; ce n'est que par ma de la sorte pour une bagatelle. Je tenais avec joie pour vous faire d'autres sacrifices.

—Non, Georges, vous me croyez en vain, je suis au désespoir, et c'est mal à mon d'avoir abusé de votre dévouement.

—Serez vous vraiment affligée, madame?

—Oui, profondément.

Eh bien! chère amie, votre douleur me touche. Rassurez-vous. Ce que vous avez déchiré, c'étaient douze reproductions photographiques d'un seul billet de banque, que voici. Le billet original n'a demandé 1 fr. par épreuve. Votre aimable caprice, si ma toute belle, me me coûte donc que 12 fr. Vous le voyez, c'est une misère.

Avant-hier, Mme de.... se dressa comme une vipère; la rage l'étouffe, et du geste, plus que de la voix, elle ordonna à M. de L. de sortir sans délai.

Georges sulas gravement et se retire. Mme de.... lui ayant jeté la porte au nez a passé une bonne heure à rugir et à trépigner. Jamais voleur ne fut mieux volé.

LA MODE ET LE COMMERCE.—Ces jours passés, un colonel très connu, dans les feuilles anglaises, quelques détails qui il sera bon de recueillir pour un livre depuis longtemps à publier: *de l'Influence des vaisseaux sur la fortune publique*. On anthropologie, parlant de l'invasion de la cramoine et de ses accroissements, le prix de la baleine avait monté en un an de 7,250 fr. à 10,000 fr. Un tonne, c'est n'est pas tout, on laissant entrevoir que pour une prochaine campagne le chiffre monterait encore et n'était pas de moins de 12,500 fr. A quelque chose sottise est bonne, comme vous voyez.

Il n'est pas la première fois que la mode fait de ces coups. Pendant la Régence, le chapeau, qui étaient la crinoline de ce temps, fit aussi monter la baleine à des prix excessifs. "Les demoiselles du commerce français, dit un grave historien tout marri de prendre ces minauderies au sérieux, furent si considérables, que l'Etablissement alors à nos dépens, dans l'Ost-Frise, une compagnie nouvelle pour la pêche de la baleine."

Quand les Chinois en mettent la, il faut bien, vous le voyez, que les gens sérieux en aient leur; il en est même qui en profitent. Buffon, qui n'attendait rien de pas un parcelle affaire, doubla sa fortune par une bonne affaire du même genre. Il avait en Bourgogne des forêts de hêtres considérables, dont il ne pouvait qu'à grand peine écouler les produits. Les grilles qu'il avait fait faire au Jardin du Roi, en qualité de directeur, n'avaient absorbé qu'une faible partie de son fer; il lui eut fallu pour vendre le reste quelqu'autre gigantesque entreprise. Le bonheur voulut qu'en 1776 les parures d'acier, chaînes, boutons, breloques, devinrent à la mode et vient fureur; tout son métal y passa. Il gagna plus à l'exploitation de cette bagatelle qu'à la publication de ses œuvres complètes.

Encore une fois, les modes ont leur bon côté: mais voici qui le prouve beaucoup mieux. Au dix-septième siècle l'Angleterre était, plus qu'aujourd'hui, notre tributaire pour les riches étoffes. Elle s'épuisait d'argent, et elle en avait grand besoin alors, car elle a la mode dans la noblesse anglaise. Un marchand de la Cité, nommé Doily, s'avise tout à coup de faire, sur une partie étoffe de laine, très fine d'apparence, agréable à l'œil et bon marché. La vogue s'en empare, se met à dédaigner pour ce tissu modeste tout ce que jusqu'alors on allait acheter si cher à Tours et à Lyon. L'Angleterre garda son argent, et elle en avait grand besoin alors. "J'ai vu dire, écrit addison à propos de Doily, que s'il n'avait pas découvert cette heureuse économie, à peine aurions-nous pu, sous le roi Guillaume, subvenir aux frais de la guerre."

CHASSEUR ET GENDARME.—La chasse, dit un journal français, est ouverte; partout on bat la forêt et l'on court les champs. Les plus heureux sont les amis du braconnage, qui peuvent maintenant brûler leur poudre en pleinjour et se régaler de gibier légal. En d'autres temps, le gendarme est leur mortel ennemi, ils fuient même son ombre; maintenant ils le saluent, et vont jusqu'à l'inviter à tater du civet et de la gibelotte de famille.—Non, Georges, vous ne serez fut faite inconnue dernière, le jour même de l'ouverture de la chasse, par le plus endiablé braconnier au plus zélé et au plus fin des brigadiers de gendarmerie. C'était un repas de réconciliation, ou plutôt d'armistice, car la chasse une fois close, on saurait bien de part et d'autre que les hostilités devraient recommencer.—Le brigadier accepta, mais moins pour se régaler que pour observer.

Après les perdrix aux choux, dont le fumet un peu relevé fit lever le nez et froncer quelque lèvre rôti.

—Voilà une belle pièce, dit le convive.

—N'est-ce pas, brigadier! et pour un jour d'ouverture de chasse, c'est du bonheur.

Disant cela, le braconnier si heureux échangeait avec sa femme un regard d'intelligence.

—Diable! fit tout à coup le gendarme.

—Me serait-il pas cuit à point, par hasard? N'est-il pas bon?

—Si fait, il est excellent; je donne procès-verbal, il est faisandé!

LA VIE QUI RACHÈTE.—On lit dans une lettre d'un touriste français: "En Hassaïde 9 nous, on n'est pas assez riche pour avoir une montre, ainsi ne fait porter à dos par un sectaire. Midi Khalef approche de ses années, lui mit une main sur la tête et dit: "O! maintenant je le tiens! que Dieu me bénisse par toi; que les trésors de tes cheveux me soient heureux!"

Il ne dit rien de baisse les yeux, et l'ange des femmes de l'émir lui répondit voix basse les ceinoulis d'ange, car Khalef, dit on, prophète et n'a aucune puissance et ne s'est le Khalef de Kaïmaca, pour l'obéissance à cette ordonnance ne me frappa d'étonnement.

Tout le camp, vite des cris de joie et des voeux de prospérité; puis une fanfare, puis multitudes accompagnaient les époux jusqu'à la tente de Khalef, qui se retirera sur l'heureux couple.

Et moi, j'étais resté seule dans ce grand mouvement, seule avec la morne tristesse qui s'enfait dans mon cœur de tous les éclats de la joie publique.

Je voulus essayer de pénétrer jusqu'à l'émir, dont la faiblesse se peut absner personne; je voulais aller jeter à ses pieds et lui demander. A qui qui doit tout savoir, et qu'était devenu Salem, ce que signifiait ce trou de Mecca, ce que signifiait ce mot de reproche de la part d'un saint aussi pure, et ce que signifiait ce mot de Mecca, pour l'Emir lui-même, qui, dit-on, prétend descendre du fond d'un ancêtre qui, sous le nom de Mecca, fut le roi